

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

## ABONNEMENT:

CANADA — 3s. 9d., payable invariablement d'avance par tiers.

ÉTRANGER — 6s. 3d. (Affranchir.)

On ne s'abonne pas pour moins de 6 mois



## ANNONCES:

Première insertion      Scts. la ligne,  
Insertions subséquentes      2 " " "

Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'Agriculture doit en être la première.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

## CAUSERIE AGRICOLE.

### De l'étude des différents sols.

*Question.*—Qu'est-ce que l'argile ou terre glaise ?

*Réponse.*—L'argile ou terre glaise est un sol qui a une grande ténacité, c'est-à-dire dont les parties sont fortement unies entr'elles et se séparent difficilement. Cette terre absorbe l'eau en grande quantité, et la retient fortement. Cent livres de ce terrain peuvent absorber ou boire une quantité d'eau de la pesanteur de soixante-dix livres. Quand elle est imbibée d'eau, elle se façonne facilement et on peut lui donner toutes les formes. C'est la terre dont se servent les potiers pour faire des vases de toutes grandeurs et les plus variés. Si vous en mettez sur votre langue, elle s'y attache et absorbe la salive qui s'y trouve. Elle a, à certains moments, par exemple après une pluie succédant à la sécheresse, une odeur particulière connue sous le nom d'*odeur de terre*. Quand elle a beaucoup d'humidité les pieds des hommes, des animaux, les roues des voitures s'y enfoncent, et elle s'attache à ces objets.

*Q.*—Quelle est la couleur de cette terre ?

*R.*—Sa couleur varie. Elle est ordinairement grise, brune ou rouge ; cette dernière couleur est due à la présence de l'oxide de fer.

*Q.*—Cette terre est-elle bien répandue en Canada ?

*R.*—Elle est très-répandue dans la plupart des paroisses qui bordent le côté sud du fleuve Saint-Laurent. Des vallées très-étendues sont couvertes de cette espèce de terre.

*Q.*—Cette terre est-elle d'une culture facile ?

*R.*—Au contraire elle est d'une culture difficile. Elle renferme des obstacles presque insurmontables dans les temps de grande humidité ou de forte sécheresse. Mais on peut dire en général de cette terre, qu'elle a de grands défauts compensés par d'excellentes qualités.

*Q.*—Quels sont ses principaux défauts ?

*R.*—D'abord sa ténacité empêche l'air d'y pénétrer, par conséquent elle se réchauffe lentement ; ensuite sa propriété de retenir l'eau fortement et longtemps fait qu'elle perd sa chaleur promptement. Dans les années pluvieuses elle offre trop d'humidité aux racines des céréales, les exposent à se détériorer. Si ces racines échappent à ce danger, au moins les grains mûrissent lentement. Si on laboure cette terre quand elle est imbibée d'eau on enlève des blocs qui, exposés au soleil, deviennent d'une extrême dureté. Dans un temps de sécheresse elle se couvre de crevasses, quelquefois profondes, qui brisent les racines des plantes ou les exposent au moins aux variations de l'atmosphère (l'air).

*Q.*—Maintenant quelles sont ses qualités ?

*R.*—Voici ses principales qualités : Un de ses défauts, dans les années pluvieuses, devient une précieuse qualité pendant les longues sécheresses. L'eau qu'elle absorbe si facilement et ne laisse échapper que difficilement, conserve la fraîcheur indispensable à la végétation. Ensuite elle s'empare lentement des engrais, mais les retient fortement, et s'incorpore, pour ainsi dire, les substances destinées à la nourriture des plantes. Aussi quand cette terre a été fortement engraisée, elle conserve plus longtemps que tout autre sa fertilité, les engrais qu'elle renferme se trouvant préservés de l'action de l'air. Elle offre une base solide aux racines des plantes, et les met à couvert des variations de la température.

*Q.*—L'argile est-elle toujours pure ?

*R.*—Au contraire, le terrain argileux est rarement pure, et tout en conservant les caractères généraux que lui assigne la prédominance de l'argile, il peut contenir une proportion plus ou moins forte de sable. Dans ce cas, il prend le nom de argilo-sableux et devient d'autant plus facile à cultiver qu'il est mélangé avec une plus grande quantité de sable. Le terrain argileux uni à une certaine quantité de sable et de carbonate de

chaux (pierre à chaux réduite en poussière), forme les meilleurs sols désignés sous le nom de *terres franches*. Ces terres sont d'une culture facile, les plantes y résistent mieux que dans tout autre sol aux intempéries des saisons ; toutes les récoltes y prospèrent et y donnent les produits les plus élevés.

Q.—Quand l'argile est presque pur ou ne renferme que peu ou point de sable ou de calcaire, comment peut-on l'améliorer ?

R.—On peut l'améliorer de plusieurs manières, on peut même, avec un peu de travail, faire d'une terre forte et tenace, une terre franche, ayant toutes les qualités que nous venons de décrire. Mais sans faire des frais qui dépassent nos moyens, si on veut seulement améliorer ce terrain, et le mettre dans les conditions d'une bonne terre ordinaire, voici ce que l'on doit faire : 1° On l'engraisse abondamment avec du fumier d'étable vert, mêlé à beaucoup de litière. On doit préférer le fumier de mouton et de cheval, à tout autre. 2° On peut l'améliorer en y mêlant de la tourbe, tirée des savannes et des marais. 3° En y ajoutant de la terre légère, par exemple, du sable, du carbonate de chaux (pierre à chaux réduite en poudre). 4° On améliore encore par les labours profonds qui doivent toujours être faits en automne. Pourquoi faut-il labourer la terre forte l'automne ? Parceque cette terre, surtout quand elle est tant soit peu humide, s'ameublisse singulièrement par l'effet de la gelée. Voici comment s'explique ce phénomène : L'eau renfermée dans la glaise, en se congelant (se changeant en glace) augmente de volume, et en prenant plus d'espace, elle sépare les différentes parties de la terre qui la contient. Quand la glace redevient en eau, elle reste presque toute dans la même terre ; mais la chaleur venant, cette eau s'évapore, s'échappe peu à peu, et le bloc de terrain qui en est abandonné, perd sa ténacité, tombe en poussière et en est d'autant ameubli. Ainsi rendre les terres fortes moins compactes en les émiettant, voilà ce que fait le labour d'automne suivi de fortes gelées. 5° On les améliore encore par les cultures sarclées, telles que pommes de terre (patates), betteraves, carottes, navets, choux, etc., etc. 6° En enlevant le gazon, le mettant en tas pour le faire sécher d'abord, et ensuite le faire brûler, et puis en répandant la cendre dans les sillons. Enfin, si le sous-sol ou la couche de terre qui vient immédiatement après la première couche ou couche arable, est plus légère et donne plus facilement passage à l'eau, on laboure à une profondeur assez considérable pour pouvoir mêler ces deux couches de terre ensemble.

Q.—Quelle semence convient à cette terre quand on a réussi à l'amender

R.—Le bled y pousse avec force et y est ordinairement de bonne qualité. Si cette terre contient une petite quantité de calcaire, elle convient aussi à l'orge, au trèfle, à l'avoine, au lin, au chanvre et aux pois.

Q.—Comment peut-on assécher ce terrain ?

R.—On l'assèche par des fossés profonds et des rigoles ; mais le moyen le plus sûr et le plus avantageux est de drainer, c'est-à-dire de faire des fossés souterrains remplis de pierres arrangées avec symétrie, comme nous le dirons plus tard, en décrivant le drainage. Ces fossés souterrains, attirent l'eau qui baigne

la surface, où elle noie les racines en les privant d'air et de chaleur ; cette eau, en s'écoulant entre les pierres, répand la fraîcheur dans le sol et le maintient bien ameubli. En agissant ainsi on a souvent fait d'une mauvaise terre, un fond de terre de qualité supérieure.

Voici maintenant un fait qui vient à propos pour encourager les cultivateurs qui ont à cultiver des terres fortes et d'une culture très-difficile :

Un cultivateur avait reçu en héritage de son père, une terre argileuse dans presque toute son étendue. Ce pauvre homme ne savait pas en tirer parti, et ses récoltes allaient diminuant d'année en année. Un jour, dans son découragement, il va trouver un de ses parents ; homme actif et intelligent. Il hésite d'abord à lui communiquer le sujet de sa visite ; mais enfin il rompt le silence qu'il avait d'abord gardé, et lui dit d'un ton qui sentait un peu la jalousie et le reproche : " Dis-moi donc, toi, comment fais-tu, tu as toujours des récoltes abondantes, tu as toutes les chances ; tandis que moi, je n'ai que du malheur, je ne ramasse rien et je péris avec ma famille ?—Mais mon cher, lui dit son parent, comme te voilà mécontent et découragé ! Qui accuses-tu de tes malheurs, prétends-tu m'en rendre responsable ? Pourtant tu as une excellente terre !

Une excellente terre ! répond le premier, une excellente terre ! Elle n'est bonne, tout au plus qu'à faire des fours, des terrines et des cruches ! une terre qui ruine mes chevaux et ne me donne rien en retour.

— Arrêtes, mon ami, n'accuses que ton entêtement de tes mécomptes. Déjà, à plusieurs reprises, je t'ai donné des conseils, je t'ai enseigné les moyens d'améliorer ta terre, et toujours tu as suivi tes idées, comme tu dis, et tu n'as jamais voulu écouter les avis qui t'auraient sauvé. Aujourd'hui, si tu es plus sage, commence à amender ton champ en l'égoutant, en mêlant à la glaise du sable et en y ajoutant tout le fumier qui se perd auprès de tes étables ainsi que les balayures de la maison. Quant au sable, tu sais que j'en possède en grande quantité ; eh ! bien, il est à ta disposition, je te permets d'en prendre le plus que tu pourras sur mon coteau. Si tu y mets de l'activité, avec une distance aussi courte que celle que tu as à parcourir, tu pourras en charrier facilement 20 à 30 voyages par jour ; et ainsi en peu de temps, tu auras rendu ta terre facile à cultiver, tu l'auras enrichie avec le fumier et toutes les substances améliorantes que tu laisses perdre, et au lieu de faire entendre des plaintes et des reproches, je ne sais à qui, tu n'auras plus qu'à bénir la divine Providence. . . . Cette fois notre cultivateur, instruit par le malheur, se montre plus soumis, se met même aussitôt à l'œuvre. Aussi ses efforts furent couronnés d'un complet succès : le premier automne il put améliorer quatre arpents, l'automne suivant une aussi grande étendue et ainsi de suite jusqu'à ce que toute sa terre fut entièrement amendée. Depuis, l'abondance est entrée dans sa maison pour ne plus en sortir.

Que tous ceux qui se trouvent dans les mêmes circonstances, et qui sont peut-être tentés d'accuser le ciel ou leur voisin, suivent son exemple, et la récompense ne se fera pas attendre.

## HISTOIRE DE LA QUINZAINÉ.

Depuis notre dernière *Quinzaine*, le Parlement Canadien a dû clore ses séances pour les reprendre en janvier prochain. Un revirement subit dans les régions politiques, comme un coup-de-vent dans l'atmosphère, a nécessité cet ajournement.

Sous un point de vue, on peut regretter ces transitions soudaines qui jettent le désarroi pour quelque temps dans ce que l'état de choses passé pouvait avoir de bon. D'un autre côté, on peut désirer que les nouveaux venus placés à la tête des affaires publiques aient le temps et les moyens de remplir leurs promesses, lesquelles, en elles-mêmes, sont généralement bonnes, de l'avis du plus grand nombre.

Si les plaies que l'on promet de guérir le sont efficacement, la Province se verrait à la veille de jouir de grands bienfaits. Hâtons, du reste, de nos vœux et de nos efforts, le temps où les *principes* enfin, et non les *intérêts* ou l'*ambition* dirigeront partout les gouvernements humains. En dépit de toutes les fausses théories du jour, il n'est nullement prouvé que le *maître des principes*, Dieu, ait abdiqué la direction de l'ordre social et politique, se contentant seulement de régler la moralité des familles et de l'individu. Non : il faudra revenir partout à cette grande vérité si l'on veut conserver chez les peuples la vraie civilisation et le véritable bien-être.

Il y avait sur le métier devant nos Chambres législatives plusieurs excellentes mesures relatives à l'agriculture, au taux honnête de l'argent, au progrès de la colonisation et à d'autres objets importants ; lesquelles mesureront à la prochaine réouverture de notre Parlement. En attendant, c'est aux gens éclairés à entretenir l'esprit public dans le désir que ces mesures deviennent loi. Ce qui fait plaisir entre toutes choses, malgré tant de vues intéressées et contradictoires qui font comme le fond de toute politique aujourd'hui, c'est que l'opinion la plus sensée et la plus générale parmi nous paraît être, en ce moment, celle qui se range du côté de l'agriculture et de la colonisation. Notre nouveau ministère veut ce grand besoin du pays, nous assure-t-on, non moins sincèrement ni moins efficacement que le précédent. C'est en quoi nous lui voulons toutes sortes de succès ; attendu qu'il ne peut mieux faire pour le bien du pays et pour la vraie gloire de son passage aux affaires.

Tout le monde a béni bien sincèrement la Divine Providence de nous avoir envoyé enfin d'abondantes pluies. Sans doute tous les dommages ne seront pas réparés, mais l'espoir peut renaître sur l'ensemble de la prochaine récolte tant menacée par la sécheresse. Les feux non moins menaçants allumés dans nos forêts ont trouvé dans les dernières pluies une barrière devenue bien opportune. Québec a eu, lui aussi, ses incendies. La malaisance, ou l'incurie peut-être, en ont été la cause. Heureusement la charité s'est mise à l'œuvre aussitôt, et tout laisse à espérer que la misère sera évitée pour un bien grand nombre de familles.

Si nous jetons maintenant un regard chez nos voisins, nous y voyons toujours que le feu de la guerre civile, cent fois plus funeste que tous les incendies qui ne brûlent que les demeures et les forêts, s'en va grandissant et menaçant tout. Les deux partis en sont à leurs derniers engagements et à leurs dernières retraites puisqu'ils réunissent toutes leurs troupes pour défendre leurs capitales réciproques. Sans doute les hommes du Sud paraissent toujours devoir subir prochainement le sort du vaincu. Cependant, à la guerre plus qu'ailleurs, il est de ces vicissitudes inattendues qui changent la face des choses entièrement. Et le siècle où nous sommes est tout plein déjà, dans son histoire, de semblables soubresauts.

Du reste, vouloir entrer dans les détails de la guerre actuelle que se font nos voisins, c'est vouloir retracer les données incertaines de la guerre de même nature que se font aujourd'hui les Italiens. Seulement, les Américains ne sont nullement à comparer aux Piémontais touchant l'esprit d'humanité avec laquelle la guerre doit se faire chez les nations chrétiennes ou tant soit peu civilisées. Les Piémontais du jour rappellent les Huns et les Goths d'un autre âge ; les Américains, à quelques exceptions près peut-être ont gardé jusqu'ici les règles ordinaires. Ce qui n'empêche pas que la guerre civile, au 19<sup>e</sup> siècle, si fier de ses lumières, de la douceur de ses mœurs, et de ses progrès en tous genres, ne sente fort le Goth et même l'Ostrogoth.

Comme on va aujourd'hui de Québec à Rome en 15 jours, passons maintenant tout droit à la Ville éternelle ; nous reviendrons, si l'on veut, par le chemin des écoliers.

Rome, aux dernières dates, comptait dans son sein trois cents évêques étrangers et plus de deux milles prêtres. Ajoutez l'immense affluence des pieux laïcs de tout rang ; ajoutez les visiteurs ordinaires, les curieux et les touristes de chaque année, et vous aurez dans ce centre du monde catholique, une agglomération de peuples, de races, de langues et de mœurs qu'il faudrait aller chercher assez loin peut-être dans les siècles passés, pour y trouver son pendant. Un curé de Rome a profité de ce fait pour rappeler à son peuple ce que c'est que l'unité de l'Eglise, la seule réelle et complète puisqu'elle tient aux sentiments les plus élevés de l'humanité, et qu'elle a pour fondement la vérité, et pour moyen Pappui tout-puissant de la grâce de Dieu.

Pendant que nos faiseurs d'unité et de nationalité à l'aide d'une diplomatie hypocrite ou des moyens violents de la tyrannie, mettant de côté tout principe propre à intéresser et à lier les cœurs et les intelligences par la vérité et la justice, achèvent de désorganiser la société chrétienne, Rome voit affluer chez elle, de tous les points du globe, tous les représentants des vrais principes sociaux et politiques, afin de protester plus efficacement par leur présence contre la grande iniquité contemporaine. Quoi de plus concluant en faveur de l'universalité et de l'unité de ces principes ? Et s'il restait encore quelque doute sur

cette unité, voilà que les trois cents évêques accourus à Rome de tous ces points du globe, vont signer, et ils signeraient de leur sang, une attestation solennelle que ces principes sont les leurs comme pasteurs des âmes et comme fils soumis de l'Eglise. C'est là qu'est la force qui soutient sur son double trône le Vieillard du Vatican : car cette force, à n'en pas douter, ne peut venir que d'en haut. Et tandis que ses adversaires et ses oppresseurs sont là à bout de moyens, hésitant, tergiversant, avançant et reculant, le Pontife-roi, ferme et toujours le même dans le gouvernement de l'Eglise et de l'Etat, les attend plein de pitié pour leur égarement et priant sans cesse pour leur retour aux principes qui sont la seule garantie de leur propre sécurité et de la paix du monde.

Les prochaines nouvelles, attendues avec une si juste et si vive sollicitude de la part de tous les vrais catholiques du monde, nous dirons si la grande fête de la canonisation a pu se faire à Rome paisiblement et avec tout l'éclat qu'on s'apprêtait depuis si longtemps à lui donner. Nous y avons là, nous catholiques du Canada, de bien dignes représentants, nos vénérables évêques, qui ne manqueront pas de nous faire part, aussitôt revenus à nous, de tout ce qui a dû les intéresser si hautement.

Quant aux détails de la position malheureuse où se trouvent toujours les peuples de l'Italie, ils sont à peu près les mêmes. L'équipée triomphale de Victor Emmanuel à Naples ayant manqué son but, on en est revenu de ce côté là à la *modération* et à l'*influence morale*, dit-on. C'est-à-dire les raisins sont encore trop verts : voilà la vérité. Quant à la *modération*, elle est ce qu'elle a été, sanguinaire, hypocrite, traçassière. Le clergé, les ordres religieux, les bons citoyens continuent d'apprécier à leurs risques et périls les faveurs journalières de cette prétendue modération. Et pour l'*influence morale*, c'est tout juste le contraire qu'il faut dire et penser. C'est-à-dire l'*influence* immorale du Piémont perdra la foi et les mœurs dans les contrées italiennes qu'il a usurpées si Dieu n'intervient bientôt d'une manière spéciale.

Les autres Etats européens continuent de même à se mouvoir en tout sens, à se suspecter mutuellement, à rouler enfin dans un désarroi menaçant au plus haut point. La Russie convoite toujours l'empire décrépît du Croissant, tout en persécutant la Pologne avec une persistance et un système de petites choses incompréhensibles. Elle promet toutefois une constitution à part à ce malheureux pays. Mais que sont les constitutions du jour, depuis Père révolutionnaire ? des formes écrites, escamotées vingt fois par des hommes puissants, ou habiles, ou simplement ambitieux. Environnés d'une armée d'officiers et d'oligarches, ils font croire aux peuples qu'ils règnent par Dieu pour le plus grand bonheur de ces peuples : lequel bonheur consiste pour ces pauvres dupes à voir leurs finances lapidées, les impôts et les budgets toujours grossissant, les droits et les devoirs dénaturés, jusqu'à ceux de la conscience catholique froissés arbitrairement par la théologie des Conseils-d'Etat ou d'un Ministre des Cultes.

L'Autriche veille toujours à ses frontières italiennes contre les entreprises de Garibaldi et de Mazzini, qui bientôt changeront forcément la *modération* piémontaise en un régime républicain tellement atroce, que rois et peuples qui voudront vivre devront à la fin s'entendre contre le fléau commun.

Quant à l'Angleterre, elle attend la débâcle de tout ce bouleversis, pour profiter, s'il y a lieu, des épaves et de l'avenir.

En France, l'Impératrice Eugénie et le comte Walewski se couvrent de gloire en résistant fermement aux vues vacillantes de l'Empereur et de ses autres ministres touchant les droits du Saint-Père.

En dehors de la Cour et de la mauvaise presse, des écrits favorables à la bonne cause et dûs aux meilleures plumes et aux esprits les plus compétents continuent à soutenir victorieusement la lutte. On sait qu'il a fallu enfin que l'Empereur fit la sourde oreille sur le départ des évêques pour Rome. La France catholique aura eu la gloire d'y voir figurer ses prélats en plus grand nombre qu'aucune nation n'aura pu en députer, grâce à cette union de principes et de fermeté qui caractérise aujourd'hui si heureusement l'épiscopat français. De sorte que, si la France est encore à la veille peut-être d'un ébranlement social qui fasse crouler trône, dynastie, partisans et gens de révolutions, les germes et l'exemple des vrais principes laissés et propagés par les évêques, rétabliront l'ordre, et le royaume de France sera encore fait une fois par ses évêques. Ce que nous disons là n'a rien de hasardé. Une conjuration italienne dirigée contre la vie de l'Empereur vient, disent les journaux, d'être découverte à Fontainebleau. Les grenades d'Orsini ont été comme un premier avertissement. Depuis, l'Empereur n'a pas encore assez fait pour la Révolution et les sociétés secrètes pour que celles-ci lui pardonnent ses temporisations et ses ménagements à l'égard du Saint-Père et de Rome. On vient donc le presser de nouveau ; mais quels affreux avertissements ! Avec un tel langage, il semble qu'il n'y aurait plus à douter pour l'Empereur entre ses amis et ses ennemis ! Dieu veuille l'éclairer ! — D'autre part, son plus habile homme de parole, le ministre sans portefeuille, Billault, reproche à son maître sa politique indécise et indéchiffrable. A quoi le maître répond qu'il n'en peut mais. — Autre signe des temps qui a bien aussi son côté sombre.

### Culture du lin et du chanvre.

M. Ossaye, français d'origine, cultivateur, et déjà avantageusement connu par ses services rendus à l'agriculture, a été délégué par notre Gouvernement, pour donner, dans plusieurs localités, des lectures sur la culture du chanvre et du lin. Ce monsieur était à Sainte-Anne le 19 du présent, jour de la fête Dieu, et adressait les nombreux citoyens de cette paroisse, réunis à la porte de l'église. Tout son discours a été plein d'intérêt, aussi a-t-il été suivi avec la plus grande attention et une entière satisfaction. Il donna, en parlant du chanvre et du lin

des conseils qui devraient être écrits, en gros caractères, sur les murs intérieurs de chaque maison de nos cultivateurs. Il exprima éloquemment son regret de voir le luxe envahir nos campagnes et faire négliger aux personnes du sexe, les travaux du ménage, les soins de la ferme. Il les supplia de revenir à une conduite plus en rapport avec leur condition. Il leur dit qu'en France des dames de haute condition ne rougissent pas de filer et de tisser de leurs propres mains le chanvre et le lin. Pourquoi, ajouta-t-il, la femme et la fille du cultivateur canadien auraient-elles honte de marcher sur leurs traces.

“ Jeunes personnes, dit-il, au lieu de vous occuper de modes, de toilettes et de beaux-arts, apprenez à tenir un ménage, à exécuter les travaux de la ferme, à coudre, à tisser, à filer : voilà pour vous le moyen le plus sûr de recevoir un jour la main d'un jeune homme sage, économe, laborieux et chrétien. ”

M. Ossaye après ses sages conseils, distribua à ses auditeurs des feuilles dont chacune résume les avantages que les cultivateurs peuvent retirer de la culture du chanvre et du lin. Pour l'instruction de nos lecteurs nous reproduisons ci-après ce résumé :

“ Vous savez tous ce que c'est que le chanvre, vous savez que le chanvre donne une filasse très-forte et très-durable, que l'on emploie à faire des cables, des toiles à voile, des filets de pêche, des poches pour le grain et souvent même du liège très-beau et très-fin.

Le lin est plus spécialement employé à faire du linge quoiqu'il puisse servir aux mêmes fins que le chanvre, mais il est bien moins fort et bien moins durable.

L'utilité de cette culture ressort donc toute seule de l'usage que l'on peut en faire et des besoins que nous ressentons.

Chaque année le Bas-Canada dépense des sommes considérables pour se procurer les objets de première nécessité que je vous ai énumérés plus haut ; et il dépenserait bien davantage si tous les avantages étaient satisfaits. D'où il suit que nous devons nous mettre à l'œuvre et entreprendre hardiment une culture qui nous serait si profitable et qui ménagerait notre bourse.

Nos hivers sont longs, dans bien des fermes on trouve bon nombre de grandes filles qui n'ont pas grand chose à faire. Si elles avaient du lin à filer, de la toile à tisser, des filets de pêche à mailler, elles gagneraient de l'argent et trouveraient le temps moins long.

Je sais que l'on a observé que le lin et le chanvre donnaient trop de trouble pour bréguer la tige, mais aujourd'hui on ne peut plus invoquer ce prétexte. Le gouvernement a fait venir des machines qui peuvent être mises en mouvement par des chevaux. Avec ces machines, deux hommes peuvent bréguer par jour cinq à six cents livres de filasse.

Ces machines serviront de modèles pour d'autres et comme elles peuvent être transportées facilement d'un endroit à un autre, les habitants d'une côte pourront s'entendre pour en acheter une pour toute la côte et s'en servir tour à tour.

Maintenant parlons de la manière de cultiver ces deux plantes si utiles :

Il faut pour le chanvre une terre plutôt forte que légère. La terre grise lui convient très-bien. Un sol un peu humide convient mieux qu'un sol trop sec.

La terre doit être riche. Fumez à l'automne avec tous les menus engrais de vos cours, pailles pourries, etc., etc. Entrez votre fumier par un labour de six à sept pouces.

Au printemps, si votre terre n'a pas été durcie par les pluies ou par les eaux du dégel, vous pouvez semer ; mais il serait

mieux de passer votre guéret, parce que la graine lève plus également sur un labour frais.

Avant de semer, ne manquez pas de donner un bon coup de herse, puis un coup de rouleau, pour bien égaliser, niveler et ameublir votre terre.

Après cela, semez deux minots à deux minots et un quart par arpent, semez des deux mains si vous le pouvez, pour que la semence soit répandue bien également. Si elle était plus épaisse dans un endroit que dans un autre, vous comprenez bien que vous auriez des brins plus gros que d'autres, et une filasse qui ne serait pas égale.

Cela fait, donnez deux coups de herse légère à dents de bois rapprochées de trois pouces, herses que vous pouvez faire vous-mêmes. Vous croiserez votre hersage et puis vous roulez.

Pour ces derniers travaux, ne prenez qu'un seul cheval le plus léger possible pour qu'il n'enfoncé pas trop la graine avec ses pieds ; parce que, je vous le repète, évitez autant que possible qu'il y ait des graines qui lèvent après les autres.

Après votre dernier coup de rouleau, laissez pousser à la garde du bon Dieu, et si vous avez fait tout ce que je vous ai dit, vous serez bien payés.

Vous devez semer aussitôt que les fortes gelées du printemps ne seront plus à craindre pour récolter au commencement de Septembre.

Vous arracherez le chanvre à la main ou si vous en avez une grande quantité, vous le coupez à la faucille en ayant soin de ne pas le casser pour pouvoir le mettre en bottines d'un pied et demi de tour à deux pieds.

Vous faites sécher ces bottines en les plantant debout et en écartant le pied ou pour que le vent ne les jette pas à terre, vous les appuyez contre une clôture.

Au bout de trois ou quatre jours vous battez la graine en frappant doucement les têtes avec un fléau et en écartant le lin pour que la graine ne reste pas dans les bottines. Ce travail peut se faire dans le champ sur un drap.

Après cette opération terminée, vous mettez votre chanvre à l'eau en l'empilant comme on empile des planches et vous chargez le dessus de planches et de roches pour le faire caler au fond.

Si vous avez une rivière à votre portée, faites-le rouir à la rivière, sinon dans un trou de carrière, dans un réservoir ; n'importe où, pourvu que l'eau soit propre.

Au bout de sept à huit jours, vous le retirez, c'est-à-dire lorsque vous vous apercevrez en le cassant que la filasse se sépare bien du bois.

Si vous le laissez trop longtemps, il se pourrira, si vous ne le laissez pas assez longtemps vous ne pourrez pas le bréguer.

Aussitôt qu'il est retiré de l'eau, vous le faites sécher sur une prairie ou le long d'une clôture et vous le mettez ensuite à l'abri pour le bréguer durant l'hiver. Pour le bréguer, on se sert de machines que la société centrale vous fera connaître et vous prêtera même pour vous encourager à cultiver le chanvre et le lin.

Si vous avez bien suivi cette direction, vous récolterez quinze cents livres de filasse par arpent ce qui produira un vingtaine de louis. Rien ne vous paiera mieux.

Le lin se cultive de la même manière que le chanvre et demande les mêmes soins. Seulement, contrairement au chanvre, tous les pieds portent de la graine.

Il y a aussi cette différence : c'est qu'en fumant bien vous pouvez mettre du chanvre dans la même terre tous les ans. Tandis que le lin ne veut pas revenir trop longtemps à la même place.

Le lin veut aussi une terre plus légère et plus meuble et plus de soin dans la semaille, il faut deux minots à l'arpent pour obtenir de la filasse très-fine, un minot et demi suffit pour la filasse ordinaire.

Je termine en vous assurant que chaque habitant récolterait cinq mille livres de flasse, lin ou chanvre, que l'on trouvera des débouchés pour cette quantité.

Ces deux plantes peuvent faire la fortune du pays. ”

## CORRESPONDANCES.

Nous recommandons à nos lecteurs la correspondance qui suit, sur l'emploi du plâtre. Cette lecture ne pourra leur être que très-avantageuse.

Notre correspondant, quoique jeune encore et inconnu de bon nombre de nos lecteurs, a cependant plusieurs titres à notre confiance. Ce jeune monsieur après avoir terminé son cours classique avec succès au Séminaire de Québec, se rendit en France pour y étudier le *génie civil*. Pendant trois années entières, il se livra sans relâche à cette étude, sous des maîtres habiles. Le temps nécessaire à cette étude étant écoulé, il revint dans sa famille, se promettant bien de ne pas rester inactif et de faire tous ses efforts pour illustrer une carrière qui malheureusement n'est pas assez connue parmi nous. Nous comptons beaucoup sur les efforts constants de M. Parent et nous lui souhaitons cordialement un succès proportionné à son énergie et à ses talents.

A M. le Rédacteur de la *Gazette des Campagnes*.

Dans l'intérêt de la classe agricole, à laquelle je me sens dévoué, sans toutefois avoir le bonheur d'être cultivateur, vous me permettez de vous offrir l'étude qui suit. Elle traite de l'action du plâtre en agriculture et pourra, j'en suis convaincu, rendre d'importants services à bien des gens qui ignorent l'emploi de cet engrais. Ne cultivant pas moi-même, je ne puis vous offrir le résultat de mes expériences propres, mais j'exposerai au jugement de vos lecteurs des faits bien constatés, acquis à la science par les expériences suivies de cultivateurs distingués, puis je donnerai un exposé rapide des diverses théories, plus ou moins rationnelles, que l'on discute de nos jours, sur l'action chimique du plâtre, en agriculture. Car si les faits sont là pour prouver l'action fertilisante du plâtre, dans certaines circonstances, les savants n'en sont pas moins embarrassés lorsqu'il leur faut trouver le *pourquoi* et le *comment* de cette action. Mais en attendant que les savants soient d'accord sur leurs théories, le cultivateur peut toujours faire son profit d'une leçon qui existe pour lui dans les faits.

D'après l'ensemble des faits recueillis jusqu'à ce jour, l'action du plâtre serait loin d'être le même sur toutes les plantes. Tandis que cet effet semble être nul sur les céréales en général excepté le maïs (blé-d'inde), il est reconnu qu'il active considérablement la végétation du trèfle, des prairies naturelles, du sainfoin, des pois, des fèves et en général de toutes les légumineuses surtout les pommes de terres (patates). Peu de personnes s'occupant d'agriculture, ignorent ce trait de la vie de Franklin : voulant faire apprécier d'une manière palpable, aux Américains ses compatriotes, les avantages du plâtre en agriculture, ce célèbre physicien traça avec du plâtre pulvérisé, les mots suivants sur une prairie artificielle : *Ceci a été plâtré*. Lorsque la végétation progressa on vit cette phrase se détacher fortement sur le fond de la prairie. La démonstration était gracieuse et concluante ; tout le tracé du plâtre était beaucoup plus fort et plus riche que le reste.

S'il est presque établi que le bled immédiatement plâtré ne gagne rien, il n'en est pas moins vrai que le bled qui suit une récolte de trèfle plâtré est d'un rendement supérieur. Dans le Haut-Canada on fait ainsi alterner le trèfle plâtré et le bled pendant une longue période sans que la terre semble en souffrir, et sans que le rendement diminue, ce qui n'aurait pas lieu si le trèfle n'eut pas été plâtré.

Il y a différentes manières de se servir du plâtre en culture. Les uns le sèment sur la terre à la veille, ou au lendemain d'une pluie, lorsque les jeunes pousses commencent à paraître. D'autres le sèment en même temps que la graine. D'autres le distribuent de temps en temps, surtout quand la sécheresse se fait

sentir. Enfin un grand nombre le mêlent à leur fumier et autres engrais solides ou liquides. L'expérience personnelle indiquera à chacun quel est le meilleur procédé. Quant à la patate, si on la sème en morceaux coupés, on a reconnu qu'il était très-avantageux de plâtrer directement les morceaux. Le plâtre fait alors l'office de pelure et retient dans la bulbe les substances humides et nutritives.

Il faut user de circonspection dans le plâtrage, et n'en pas faire usage sur des terres déjà gypseuses, mais ces terres sont fort rares en Canada. Il faudra, surtout dans les terres légères et sablonneuses, engraisser avec un bon engrais végétal ou animal avant que de plâtrer. Il est arrivé, cependant, dans le pays, entr'autres à M. Hébert, de Mégantic, de plâtrer sans le secours d'aucun autre engrais, et les résultats ont été forts beaux ; mais cela tient sans doute à ce que ces terres nouvelles sont encore très-riches en engrais végétal. La proportion à garder dans la quantité du plâtrage varie suivant les circonstances, mais on est toujours certain de rester dans de bonnes limites, en mettant autant de plâtre que de semence.

Pour agir efficacement, le plâtre doit être divisé le plus possible. C'est dans ce but qu'en Europe on lui fait subir une cuisson partielle, à la suite de laquelle il est réduit en poussière, en le faisant déliter avec de l'eau. Mais c'est là un procédé qui exige une manipulation trop longue et auquel on préfère ici, avec raison, la mouture sous des meules. M. Geo. H. Simard, de Québec, a, dans la rue Saint-Paul, un moulin à plâtre où il mout cet engrais crû, comme on mout le blé. Cette exploitation en grand lui permet de le livrer aux agriculteurs à un prix très-minime.

E. H. PARENT,  
Ingénieur-Civil.

Québec, 15 juin 1862.

Voici ce qu'on nous communique de Saint-Modeste :

M. le Rédacteur,

Beaucoup de personnes ici n'ont qu'à se féliciter de l'expérience qu'elles ont faite d'une des recettes de la *Gazette des Campagnes*, et elles se promettent d'en faire connaître l'efficacité à tous ceux de leurs amis qui ont à travailler ou à voyager dans les bois durant la belle saison. Ces personnes, un jour de la semaine dernière, étant à travailler dans leurs champs, auprès de la forêt, eurent à repousser et à supporter les attaques de légions d'insectes, elles en repoussaient dix pour en recevoir des centaines. Le soir elles avaient reçu tant et tant de morsures que leur visage et leurs mains étaient tout ensanglantés. Revenant de leurs travaux, elles rencontrent un lecteur de la *Gazette*, qui, les voyant dans cet état déplorable, leur dit : mis mes amis, pourquoi vous laissez-vous dévorer tout vivant, servez vous donc d'un moyen facile d'arrêter l'effusion de votre sang, et d'éloigner les insectes qui vous martyrisent. Prenez du poireau, extrayez-en le jus et frottez vous les parties exposées à leurs morsures et vous voilà débarrassés. Le lendemain même ce conseil fut suivi, et tous ceux qui le mirent en pratique furent à couvert de la moindre piqûre. Donnez, s'il vous plaît, insertion à ce fait, pour encourager tous vos lecteurs, qui se trouvent dans les mêmes circonstances, à employer les moyens que vous avez recommandés.

Nous lisons dans l'*Ordre* la lettre suivante :

“ Permettez-moi d'avoir recours à votre estimable journal pour soumettre au public agricole une idée qui m'est venue chemin faisant.

“ Partout où je porte mes pas dans mon voyage agronomique, je n'entends qu'un cri de détresse : “ Pas de foin, pas de foin ; comment nourrirait-on le bétail ? ”

“ Le moyen de combler le déficit occasionné par la sécheresse est bien simple, le voici :



“ Le proverbe dit qu'après la pluie vient le beau temps, et l'on peut dire aussi qu'après le beau temps vient la pluie. J'ai remarqué depuis douze ans que les grandes sécheresses du printemps étaient invariablement suivies de pluies fréquentes et torrentielles au moment des foins, c'est-à-dire à partir du 15 juillet. Eh! bien, du 1er au 10 juillet, que les fermiers sèment sur une dizaine d'arpents, plus s'ils le peuvent, de leur meilleure terre, un mélange de pois, d'avoine et de blé-d'Inde américain dans cette proportion.

“ Avoine, un  $\frac{1}{2}$  minot,

“ Pois, un  $\frac{1}{2}$  minot,

“ Blé-d'Inde, un  $\frac{1}{2}$  minot,

“ Soit en tout deux minots  $\frac{1}{2}$  par arpent, et ils récolteront vers le 15 septembre un fourrage excellent et abondant.

“ Peut-être que ce moyen d'augmenter les fourrages, inspiré par la détresse, deviendra une heureuse habitude, et que plus tard les animaux auront à se féliciter de la sécheresse qui nous afflige aujourd'hui.

“ Condition essentielle pour réussir:—Terre riche et bien meuble.

“ F. M. F. OSSAYE. ”

(Extrait d'une lettre de Rustico, Isle du Prince-Edouard.)

Monsieur,

Je vous envoie neuf souscripteurs et je crois que si les conditions pécuniaires de votre Gazette sont pour nous les mêmes que pour vos abonnés du Canada, vous recevrez beaucoup d'autres souscriptions.

Votre feuille est un bien ou une acquisition d'une haute valeur, pour nos cultivateurs du Canada; et j'espère qu'elle obtiendra toute la prospérité qu'elle mérite....

**Feux dans les bois.**

Depuis un mois les villes et les campagnes ont été fréquemment visitées par des incendies désastreux; ces incendies ont pris une telle extension qu'ils portaient le découragement partout. Sans doute que dans ces malheurs, il faut voir, avant tout, la main de Dieu, qui s'appesantit sur nous pour punir ou éprouver; mais ne peut-on pas aussi accuser les hommes de se faire volontairement les instruments de l'infortune de leurs semblables! En effet de quelle imprudence ne s'est-on pas rendu coupable en plus d'un endroit? Quelle imprévoyance, par exemple, de mettre le feu dans les bois, sous prétexte de brûler un *abattis*, dans un temps où la terre est tellement desséchée qu'elle s'enflamme à la première étincelle qui la touche. L'égoïsme a aussi une grande part dans cette conduite inqualifiable. Pour avancer ses travaux, défricher et ensemençer un arpent de terre, on ne craint pas de porter le désastre et la ruine chez ses voisins et quelquefois à une distance considérable! Ces sortes d'accidents deviennent trop fréquents; la loi devrait y mettre un terme et protéger nos propriétés contre les imprudents et les égoïstes qui ne voient qu'eux en tout.

**RECETTES AGRICOLES.**

**Moyen de détruire les chenilles.**

Lorsque les arbres sont dévorés par les chenilles, ou que celles-ci sont à peine naissantes et réunies sous leurs toiles, on les détruit en les inondant d'eau de savon. On pose, à côté de l'arbre, un vase rempli de cette eau, et, à l'aide d'une perche plus ou moins longue, suivant la hauteur de l'arbre, et armée d'étoupes

que l'on imbibe ou humecte, et on tamponne chaque agglomération de chenilles et même chaque chenille isolée qui cherche à fuir, et on les détruit sans retour. Cet insecte, à peine mouillé, entre en convulsion, se tord et périt dans la minute même.

**Coupe du bois.**

Il a été fait en France de nombreuses expériences qui toutes tendent à prouver qu'il n'est pas indifférent de faire la coupe du bois qui doit être manufacturé, dans toutes les saisons de l'année.

On a coupé quatre pins du même âge, également sains, qui avaient poussés sur la même terre. L'un a été coupé à la fin de décembre, le second à la fin de janvier, le troisième à la fin de février, le quatrième à la fin de mars. De ces arbres on en a fait des pieux. Ceux coupés en décembre étaient parfaitement sains après seize ans; les seconds se sont brisés après six ans, et les derniers après trois ans.—Autre expérience: Deux chênes, aussi dans les mêmes conditions et coupés l'un à la fin de décembre et l'autre à la fin de mars. De chacun d'eux on a confectionné des douves. On en a fait des tonneaux de 50 galons et on les a remplis à la même époque et avec le même vin. Le tonneau fait avec le bois coupé en décembre avait perdu, au bout d'une année, à peu près, plein une cueillère à thé, tandis que l'autre avait perdu au-delà de quatre pots de son contenu.

Ces expériences et bien d'autres, qu'il serait trop long de citer, démontrent que les bois coupés en décembre présentent une solidité, une durée, une compacité beaucoup plus grandes que les bois coupés après l'hiver et prouvent encore que les qualités de ces bois diminuent progressivement du mois de décembre au mois de mars. Dans le Canada au lieu du mois de décembre, c'est le mois de novembre qui doit être la saison la plus favorable à la coupe des bois destinés aux constructions, aux meubles, aux voitures, aux vaisseaux qui doivent contenir des liquides.

Si on refuse d'accepter ces observations sur parole, au moins qu'on ait le courage d'essayer et d'en faire l'expérience soi-même.

Le manque d'espace nous force de renvoyer au prochain numéro, la continuation de l'article sur les poulains et les juments poulinières.

**Prix des marchés de Québec et de Montréal.**

	28 juin 1862.								
	Québec.		Montréal.						
	s.	d.	s.	d.					
Bœuf par livre	0	5	à	0	3	à	0	7	½
Mouton, par quartier	3	0	4	0	5	0	6	0	0
Veau do	2	0	4	0	5	0	15	0	0
Porc frais, par livre	0	4	½	0	5	0	5	0	6
Porc salé do	0	5	0	6	0	6	0	6	½
Œufs, par douzaine	0	5	½	0	6	½	0	5	½
Sucre d'érable, par livre	0	4	0	4	½	0	4	½	0
Volailles, par couple	2	8	3	6	1	6	2	0	0
Dindes do	8	0	10	0	6	6	8	6	6
Oies do	5	0	0	0	5	0	6	6	6
Lièvres do	0	0	0	0	0	7	0	7	½
Perdrix do	0	0	0	0	2	0	2	6	6
Beurre frais, par livre	0	8	0	9	0	9	1	0	0
Beurre salé do	0	6	0	9	0	8	0	9	0
Pain de 6 livres	0	8	0	9	0	0	0	0	0
Patates, par minot	2	0	2	6	2	6	3	0	0
Avoine do	1	10	2	0	2	1	2	6	6
Pois do	2	6	4	9	3	4	3	6	6
Foin par 100 bottes de 16 lbs.	25	0	30	0	22	0	30	0	0
Paille " 13 lbs.	20	0	22	6	12	6	17	6	6
Bois de corde, érable, 3 pieds.	16	6	17	6	0	0	0	0	0
" " 2½ pieds.	14	6	15	6	0	0	0	0	0
" " merisier 3 pieds.	14	0	15	0	0	0	0	0	0
" " 2½ pieds.	12	0	13	0	0	0	0	0	0
Fleur, extra superfine	29	6	0	0	25	0	5	6	6
" superfine	22	6	23	0	23	0	23	3	6
" No. 2	17	0	18	0	20	0	20	6	6
" Fine	14	0	15	6	19	0	0	0	0



## VARIÉTÉS.

## MÉMOIRES D'UN DÉPORTÉ

A LA GUYANE FRANÇAISE.

## DEUXIÈME PARTIE.

## Le chemin du malheur.

(Suite.)

Toutes ces sociétés, composées du rebut de la société, de forçats évadés, de voleurs, d'hommes tarés, de joueurs perdus de dettes, de débauchés, d'ambitieux, et dirigées de haut par des chefs pires que leurs soldats, s'organisèrent dans un but commun, pour renverser ce qui existait : institutions, lois, gouvernement : Si un pareil projet eût réussi, que serait-il sorti de toutes ces violences ? le pillage, le meurtre, le brigandage. Maudits soient ces hommes lâches et sans cœur, ces ambitieux qui nous ont trompés, à qui nous devons l'exil, la honte, la douleur, le bonheur perdu ! Pour ces hommes, ceux qu'ils appelaient leurs frères ne sont que des instruments qu'ils brisent. On les a vus, alors que de pauvres ouvriers égarés par leurs doctrines se faisaient tuer sur les barricades, fuir et se cacher ; pas un seul n'a osé prendre les armes, pas un seul ; cherchez leur nom, vous n'y trouverez que des noms de peureux. Et maintenant encore, pendant que nous arrosions de nos larmes la terre de l'exil, pendant que nos familles ruinées mendient leur pain et ne vivent que de la charité de ces prêtres qu'ils voulaient chasser, de ces riches qu'ils voulaient dépouiller ; ces braves de langue, bien pourvus d'argent, en Angleterre, en Amérique, font des banquets et des discours, se posent en victimes, et payent avec de l'or volé des assassins étrangers, pour aller poignarder leurs vainqueurs. Nous les connaissons aujourd'hui, toute la France les connaît. Oh ! quand en écrivant mes malheurs je pense à ces hommes, mon sang s'allume, et je n'ai plus la force de leur pardonner.

Au mois de mai, un de ces purs républicains du comité de Paris vint organiser le département du Var. Il fit, comme tous, de belles promesses, et rêvait en une société dite de la Marianne les hommes les plus pervers parmi les rouges. Mes discours et mes déclamations me mettaient au premier rang. Je fus affilié un des premiers. Une nuit, dans une ferme isolée on me mit un bandeau sur les yeux, un poignard à la main, avec mille simagrées ridicules ; je jurai haine à la royauté, haine à la propriété, haine à la religion, et, après cet abominable serment, je fus solennellement déclaré frère et ami d'assassins, de voleurs et d'incendiaires. Oh ! mon Dieu, l'homme peut-il tomber si bas quand il vous abandonne ! Quelque mois après, je reçus l'ordre de mettre ma bande sur le pied de guerre, et j'obtins le titre de capitaine. Tous ces honneurs n'empêchaient pas la misère de se faire sentir ; il fallut vendre pièce à pièce le peu de meubles qui nous restaient, tout, jusqu'au berceau de ma petite fille. La maladie d'Henriette achevait notre ruine, j'étais sans crédit et sans ressources, mes enfants n'avaient pas d'habit et souvent pas de pain. Georges, leur oncle, proposa de les recueillir chez lui, car mon beau-père venait de mourir : je m'y opposai sous prétexte qu'il était aristocrate, mais la vérité, c'est que l'idée de recevoir l'aumône de mon beau-frère me remplissait de colère en me faisant songer que j'aurais pu être plus riche que lui. Ne sachant plus que devenir, je puisai dans la caisse de la société ; le trésorier n'osa pas s'y opposer : j'aurais pu le dénoncer, car depuis longtemps il y prenait de l'argent pour subvenir à ses dépenses. Ce que je dis n'a rien qui doive étonner ; toutes les banques populaires fondées à cette époque ont été ainsi administrées. Grâce à ces emprunts forcés, je pus continuer à jouer et à boire ; des autres je m'en inquiétai peu. Henriette se remit cependant un peu, elle commençait à se lever, et se serait remise à l'ouvrage, si sa garde ne l'en eût empêchée. Un jour, vers quatre heures, je rentra à la suite d'un dîner avec mes complices, et j'ordonnai à ma femme d'aller m'acheter une écharpe rouge, parce que j'étais chef et que je voulais être reconnu de mes soldats. Elle me répondit qu'elle n'avait pas d'argent ; et comme

rappela que je venais de perdre le mien, et redoubla ma mauvaise humeur.—Donne-moi à souper, lui dis-je. Elle tira d'une armoire un pain et un petit morceau de fromage que les enfants regardaient d'un œil d'envie.—Du vin et de la viande, m'écriai-je furieux.—Je n'ai pas autre chose.—Alors de l'argent.—Je n'en ai pas, murmura-t-elle d'une voix suppliante. Je renversai la table d'un coup de pied, et m'avançai furieux vers elle. Veux-tu me donner de l'argent ou je te tue. Elle tomba à genoux ; Henri et Joseph s'échappèrent en appelant du secours. J'écumai de rage :—De l'argent, te dis-je, mauvaise femme, ou... et je levai le poing pour la frapper. Une main vigoureuse m'entreignit le bras à le broyer. En un clin-d'œil et sans que j'eusse le temps de la frapper, je fus terrassé. Je me relevai fou de colère, et saisissant un couteau je me précipitai sur mon agresseur.—Ivrogne et assassin ! me cria George, car c'était lui que la Providence avait amené au secours de sa sœur ; ivrogne et assassin ! et, m'enlevant de terre, il me lança dans la rue avec une telle violence, que je tombai assez rudement pour perdre connaissance. Quand je revins à moi, j'avais le front bandé, et Henriette en larmes humectait d'eau froide une blessure que je m'étais faite à la tempe. Peu à peu les idées me revinrent, le souvenir de la honte publique que m'avait infligé mon beau-frère me portait le sang au cerveau. Oh ! si j'avais pu me venger ! Je vomissais d'atroces blasphèmes ; dans la nuit, j'eus un accès de fièvre chaude. Je tenais George sous moi, je le poignardais lentement, pour lui faire sentir la mort, je me tordais comme un reptile, et je poussais des hurlements de bête fauve. Enfin, la fièvre passa et je tombai dans une faiblesse telle, que je ne pouvais ni faire un mouvement, ni même ouvrir les yeux. De temps en temps, une impression de fraîcheur calmait les douleurs qui faisaient battre mes tempes. C'était la main d'Henriette, de cette femme admirable que Dieu venait de sauver. Quel trésor de patience et de douceur que le cœur de cette femme chrétienne, de cette mère accomplie ! quelle admirable résignation, quelle noblesse de sentiments, que seule peut inspirer la religion !

Je fus quinze jours au lit sans pouvoir sortir. Elle aurait voulu me garder toujours. Oh ! du moins là, elle était mon bon ange, pleine d'attention, sans un reproche, sans une parole amère, oubliant ses propres souffrances pour ne penser et ne compter qu'aux miennes ! Le calme auquel je n'étais plus accoutumé m'étonnait et me charmait à la fois. Mais quand je commençai à reprendre mes forces, je sentis se réveiller chez moi tous mes mauvais instincts. Les douceurs de la vie de famille ne pouvaient plus me suffire, l'ambition et la soif de la vengeance me dévorait. Les journaux, auxquels je n'avais pas voulu renoncer, m'apprenaient que tout se préparait pour une lutte suprême. Les partis étaient en présence, les démocrates prêts à l'attaque, les modérés à la défense. Je brûlais du désir de savoir quelque chose de positif. Enfin, je pus revoir Antoine, qui, pendant la durée de ma maladie, n'avait pas osé entrer chez moi.

Il était rempli d'espérance ; nos chefs nous écrivaient de Paris de nous tenir prêts, d'avoir confiance, que l'armée était gagnée et n'attendait plus que le signal. Nous avions des dépôts d'armes et de munitions.—Soyez prêts à marcher, frères, la partie est gagnée. Vive la république ! disait un autre de nos correspondants, dans un mois, jour pour jour, la France sera libre et la tyrannie vaincue ; comptez sur vos braves chefs, au jour de l'action vous verrez de quoi sont capables ces grands cœurs des anciens âges !

Cette lettre nous remplit de joie. Nous passâmes une partie de la journée du 21 décembre à boire à l'ère nouvelle, et une assemblée générale fut indiquée pour le lendemain. Dès midi, nous nous réunîmes, au nombre de sept ou huit, dans un cabaret placé en face de la mairie pour préparer nos listes et rédiger nos proclamations. Vers quatre heures, au moment où nous allions nous séparer, un gendarme arriva au galop, apportant une dépêche de Draguignan. Un instant après, un émissaire républicain entra dans la pièce où nous nous trouvions ; il était tout couvert de poussière et avait l'air tout consterné.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,  
Propriétaire-Gérant.